

# LES COQS DE NOS CLOCHERS

par Maurice DUVANEL

L'utilisation du coq sur le clocher des églises a donné lieu à des explications multiples mais l'origine du symbole est inconnue. Un rapide voyage dans le temps et dans l'espace permet de constater que le coq par son chant au lever du soleil, son cocorico qui réveille les hommes, est le symbole de la lumière, du courage et de la vigilance, une sorte de messenger des dieux dans toutes les traditions.

## La symbolique du coq dans la tradition

### Dans l'Antiquité :

Dans l'Égypte ancienne, il est vénéré avec l'aigle et le feu dans le culte de Thot comme le symbole de la lumière initiatique qui conduit de la mort à la résurrection.

Les Chaldéens crurent que le coq recevait chaque jour un influx divin qui le poussait à chanter avant tout le monde.

Chez les Grecs et les Romains, le coq est en rapport avec la lumière et la vie. Le coq blanc est consacré à Zeus-Jupiter, il est aussi l'oiseau d'Hélios-Apollon, personnification du soleil et de la lumière qui annonce l'aurore avant tous les autres êtres, puis d'Asclépios-Esculape comme symbole de la vie. Il est associé au culte d'Hermès-Mercure et Minerve. Depuis la haute Antiquité, il ajoute à son rôle d'oiseau solaire celui de sentinelle vigilante, il est l'emblème du courage militaire et de la bravoure.

En Extrême-Orient, le coq est lié au soleil chez les Shintoïstes japonais, tandis qu'en Chine, il protège des maléfices de la nuit.

En Europe, dans les traditions nordiques, il est l'image de la vigilance guerrière, le gardien de la vie, à la fois symbole solaire et lunaire. La plus ancienne représentation supposée dans notre pays est peut-être celle de la grotte de Lascaux, où une peinture

représente un oiseau ressemblant vaguement à un coq avec une acception sans doute magique.

### Le coq symbole de la France :

Le coq gaulois quant à lui serait né d'un jeu de mot latin, *gallus*-coq et *gallus*-gaulois, car le coq comme emblème est très rare face au sanglier plus souvent représenté sur les enseignes des légions romaines. Le coq est sans doute un symbole celtique comme oiseau solaire.

Le coq comme symbole de la France apparaît sur une gravure de 1544 représentant les aigles impériales de Charles-Quint tenant en leurs serres un coq blessé qui perd son sang où se mêlent trois fleurs de lys. Le coq est pris comme emblème sur une médaille frappée en 1601 pour la naissance de Louis XIII. Sous Louis XIV, à l'initiative de Le Brun, le coq est partout : en filigrane du papier timbré, sur les médailles, estampes, au fronton des monuments et même aux chapeaux de la galerie des glaces à Versailles.

A partir de 1665, à la suite de la frappe d'une médaille de *La Délivrance du Quesnoy* montrant le coq français mettant en fuite le lion espagnol, ce symbole se répand en Europe et plus spécialement aux Pays-Bas pour caricaturer les Français. En 1791, une médaille d'Augustin Dupré sur le Génie de la France représente un coq, symbole de la vigilance. Sous l'Empire, il se heurte à l'aigle impériale avant de tomber dans l'oubli sous la Restauration, pour renaître en 1830 comme emblème officiel.

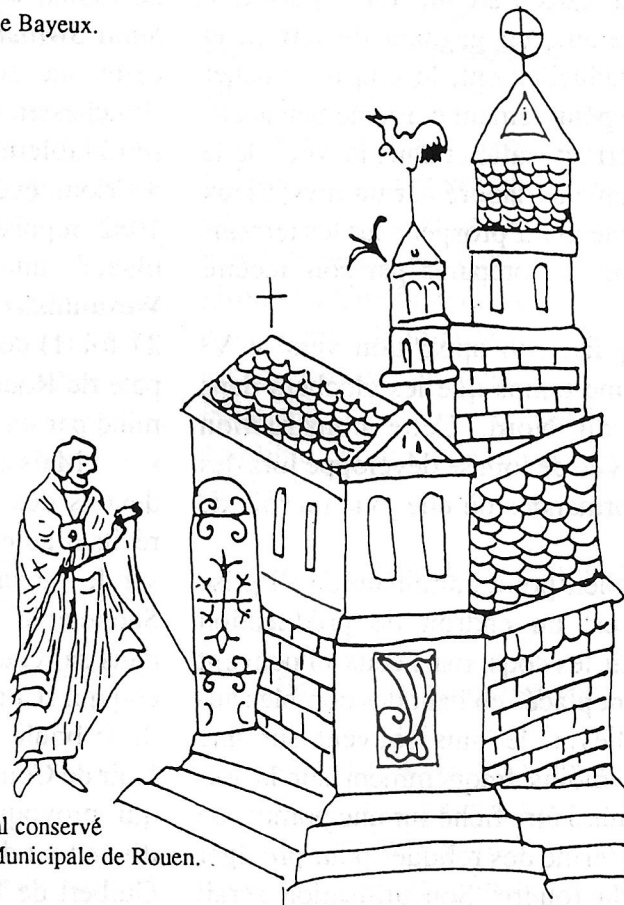
## Le coq et le Christianisme

### L'assimilation du coq par le Christianisme :

A l'apparition du Christianisme, l'image du coq comme oiseau de lumière a été conservée car il était ainsi compris dans



Pl. 1 : Tapisserie de Bayeux.



Pl. 2 : Extrait du Pontifical conservé  
à la Bibliothèque Municipale de Rouen.

presque tous les pays d'Europe et d'Asie. L'Eglise, qui prend la succession des anciennes croyances qu'elle n'a pu extirper de la mentalité paysanne, accepte le coq solaire des cultes qu'elle désire supplanter.

Sous les premiers Chrétiens et jusqu'au bas Moyen Age, la symbolique chrétienne ne s'est pas contentée de voir dans le coq l'annonciateur de l'aurore, il devient l'emblème de l'espérance et de la résurrection. Il est souvent représenté dans les catacombes, sur les lampes, les fresques, les sarcophages. Puis le coq voit son symbole religieux renforcé : pour ôter toute allure païenne, il devient le chef de l'Eglise, le guide et le défenseur des fidèles, l'emblème des prédicateurs. Il paraît vraisemblable que le triple reniement de saint Pierre diffusé par les Evangiles ait contribué à sa notoriété.

### **Le coq et l'architecture religieuse :**

Le Moyen-Age, axé sur les symboles, a utilisé le coq dans l'architecture. Mais loin d'arriver de Rome en gagnant du terrain et s'étendant graduellement, le coq de clocher semble s'être péniblement et même peu acclimaté sur la terre d'Italie et dans le Midi de la France. Lentement élaboré par un mystérieux passé, il semble avoir prospéré sur les terrains qui lui avaient été préparés par son ancêtre celtique.

Le coq fait son apparition vers le V<sup>e</sup> siècle en même temps que les clochers dans les régions du Nord. Cette construction propre à être vue de loin se développe lors des incursions normandes où elle joue un rôle de défense.

Le clocher, point culminant de l'Eglise d'Occident, est un endroit de prédilection pour accueillir les coqs, mais ceux-ci peuvent être également placés en haut des combles au-dessus du chevet, le plus souvent sur une croix de fer, moins fréquemment sur la toiture. Il peut aussi être fiché sur une pomme de métal qui renferme des reliques pour protéger l'édifice de la foudre. Son utilisation serait due à l'instigation des moines irlandais conduits par saint Colomban et saint Fursy.

Le coq, se devant par sa symbolique de toujours faire face aux vents, devient par là même une girouette symbole du pouvoir au Moyen Age, où les édifices religieux munis des mêmes prérogatives rivalisent avec les demeures féodales.

Les régions privilégiées se situent dans la partie nord de la France soumise au droit féodal (Normandie, Bretagne, Bourgogne, Pays-de-Loire, Charente, Nivernais, Mâconnais, Bresse, Alsace).

### **Le coq dans les récits :**

Une miniature de Saint-Riquier publiée au XVIII<sup>e</sup> siècle par Mabillon figure un coq remontant au VIII<sup>e</sup> siècle. Ughelli dans son ouvrage *Italia Sacra* nous apprend que vers 1670 existait encore à Brescia, en Italie, un coq en bronze que l'évêque Rampert aurait fait fondre en 820.

A partir du X<sup>e</sup> siècle, l'usage s'en répand et les mentions sont plus nombreuses. Le moine Wulfstan dans le livre de la *Vie de Saint Swithun* parle d'un coq doré qui étincelle au soleil en haut de l'église de Winchester. La tapisserie de Bayeux, vraisemblablement exécutée à la demande d'Odon, évêque de Bayeux, entre 1075 et 1082, représente un jeune homme en train de placer un coq sur la cathédrale de Westminster (pl.1). Sur le *Pontifical* (Ms A 27 fol. 1) conservé à la bibliothèque municipale de Rouen, un clocher est également terminé par un coq (pl. 2).

Mais c'est surtout à la foudre que nous devons des renseignements à travers maints récits d'auteurs : en 965, le feu tombe du ciel sur le monastère Saint-Pierre à Chalon-sur-Saône et le moine Guy, témoin oculaire, note dans sa relation du désastre la destruction du coq qui se dressait à l'extrémité de la flèche et de la boule sur laquelle il reposait. Le Livre Noir de Coutances mentionne l'orage de 1091 qui provoque la destruction par la foudre d'une tour de la cathédrale et de son coq doré. Guibert de Nogent, vers 1104, relate qu'une des tours de son monastère fut frappée par la foudre, entraînant la chute du coq.

\*  
\* \*

Le coq utilisé est traditionnellement le coq héraldique représenté de profil, la tête levée et la queue en panache. L'époque d'adoption de cette forme, que l'on a ensuite invariablement conservée, ne saurait être indiquée d'une manière précise. Exécuté le plus souvent en cuivre, le coq est l'expression directe d'un savoir-faire où s'exprime un sens profond de la forme. Celle-ci semble être restée stable dans le temps et se caractérise par une grande sobriété des lignes.

La fabrication des coqs était l'œuvre des chaudronniers qui apportaient leur part au décor sculptural des églises, œuvre de simples artisans locaux dont le véritable métier est d'abord de produire des objets usuels. Il n'en réalisaient que quelques-uns au cours d'une vie.

## La fabrication du coq

### Traçage et découpage :

La première opération consiste, par traçage et découpage, à délimiter la surface de matière à façonner. L'artisan dessine à l'aide d'un patron sur une feuille de métal, le plus souvent en cuivre, le contour du coq à réaliser en prenant soin de ménager une marge de 3 à 4 cm indispensable pour obtenir le volume de la silhouette recherchée et pour permettre l'assemblage des divers éléments entre eux qui sont :

- le corps qui inclut souvent la tête,
- la queue dont la forme et l'implantation varient selon les époques ou les régions,
- la crête, les barbillons, quelquefois les ailes ;

ensuite à l'aide d'une cisaille, l'artisan découpe les divers éléments.

### Formage et planage :

L'opération du formage est la plus importante et la plus longue. Elle consiste à emboutir à l'aide d'un marteau à boule la

plaque de métal sur le tas en allant du bord vers le centre pour allonger le métal, puis du centre vers l'extérieur pour étirer le métal de façon régulière et laisser à la coque une épaisseur constante. Au fur et à mesure que le travail s'affine, les marteaux employés sont plus petits, notamment pour la tête et le bec.

Une fois le relief et le modelé obtenus, l'artisan s'efforce de faire disparaître les traces d'emboutissage pour obtenir une surface lisse par planage. Cette opération tout aussi longue que la précédente, s'effectue à l'aide du marteau postillon sur un tas-œuf et amène la pièce à sa forme définitive après disparition des imperfections.

### Assemblage et finitions :

Le pourtour des demi-coquilles du corps est aplati pour bien marquer les zones d'assemblage, puis l'artisan procède au découpage de la bordure de façon à laisser une couture d'un centimètre pour l'agrafure ou le rivetage. La queue est raidie par des nervures effectuées à l'aide d'une châsse de buis taillée en biseau et du marteau à rétreindre.

Le coq est ensuite transpercé par une fourrure en cuivre dont la section est fonction de la hampe de la croix sur laquelle il vient généralement s'emmancher et sert d'axe à la girouette. Une bille de verre était quelquefois ajoutée pour la rotation. Un roulement à bille assure souvent aujourd'hui le mouvement. Pour que la girouette tourne bien, le coq est équilibré par ajout de plomb fondu au niveau de l'œil.

## Les métaux employés

### Le cuivre :

Premier métal utilisé pour la confection des coqs. Sa grande résistance sous une faible épaisseur, sa belle couleur qui prend en vieillissant une patine superbe en font un matériau de choix, mais les ornements exécutés en cuivre sont coûteux tant par la matière elle-même que par la main-d'œuvre qu'elle nécessite.



### Le fer :

Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, dans les régions de Franche-Comté, Savoie, le cuivre est remplacé par du fer blanc étamé, fabriqué par le ferblantier ou magnin. A l'aide d'une matrice de chêne, il défonce le corps de l'oiseau pour que la forme s'imprime, il obtient alors une empreinte irrégulière et peu profonde. Dans un second temps la plaque de métal est clouée sur la matrice, le travail d'emboutissage est guidé par celle-ci. Peu à peu le métal se creuse davantage et le dessin prend forme (tournure).

La forme était laissée à la fantaisie de l'artisan qui pouvait soit la reproduire à l'identique soit le plus souvent en tirer une grande quantité de variantes. Après planage, l'assemblage se faisait par soudure avec un mélange de 60% de plomb et 40% d'étain.

Le fer, métal moins coûteux que le cuivre, est aussi utilisé dans les contrées limitrophes (Allier, Saône-et-Loire). Des exemples isolés se rencontrent également dans d'autres régions.

### Le zinc :

Il est employé couramment depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle car son prix est relativement peu élevé. D'une résistance moindre, il se travaille difficilement à froid, il faut le chauffer à 130° pour le rendre malléable ; une fois estampé, on peut le recouvrir d'une couche de plombagine qui lui donne l'aspect du plomb. Les coqs en zinc sont des coqs industriels choisis sur un album de série. Les formes sont généralement banales et leur masse souvent sans rapport avec l'ensemble de la construction qu'il surmonte. Leur silhouette se répand sur tout le territoire, sans possibilité de localiser différents types.

\*

\* \*

### L'analyse archéologique

Dans les années 1960, on assiste à la résurgence de thèmes d'études qui avaient retenu l'attention des Sociétés savantes et des

différents chercheurs durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Les revues locales retrouvent un intérêt pour ces objets exposés aux intempéries qui se dégradent rapidement, et ont subi les vicissitudes de l'histoire (décapitation de nombreux clochers sous la Révolution, destructions lors des guerres).

Les travaux de réfection d'une couverture, l'intervention sur une charpente, les dégâts occasionnés par la tempête ou la foudre amènent à procéder à la dépose, voire au remplacement du coq placé au sommet et permettent l'examen et la photographie de cet élément symbolique ordinairement inaccessible.

Pour certains coqs, les dates ou inscriptions gravées à différents endroits du corps (flanc, queue ou crête) permettent de retracer leur histoire (naissance, réfection, documents éventuellement déposés dans le corps ou ses annexes).

Les coqs anciens sont l'œuvre d'artisans formés de père en fils sur le chantier par la simple méthode expérimentale. L'article écrit en 1932 sur le coq de Senlis témoigne de cette tradition et de cet honneur. L'histoire de ce coq a pu en partie être reconstituée grâce aux nombreuses inscriptions portées à chaque intervention. Bien que la flèche de la cathédrale de Senlis soit achevée vers 1230-1250 rien de précis ne permet de dater le coq, la première mention est BETOURNÉ 1690 mais on ignore si cette date est celle de la réalisation ou celle d'une restauration. Ensuite périodiquement nous suivons grâce aux inscriptions les déposes et reposes du coq ainsi que le nom de celui chargé de le soigner :

“ Betourné 1690

Raccommodé par Toussaint Betourné, Jacques Giulsonneurs 1731

Pierre Betourné, raccommode 1769

Raccommodé par Betourné père, remonté en Germinal an IX (1801)

Remonté par Albijat l'an IX

Albijat et Maréchal m'ont remonté sur la croix

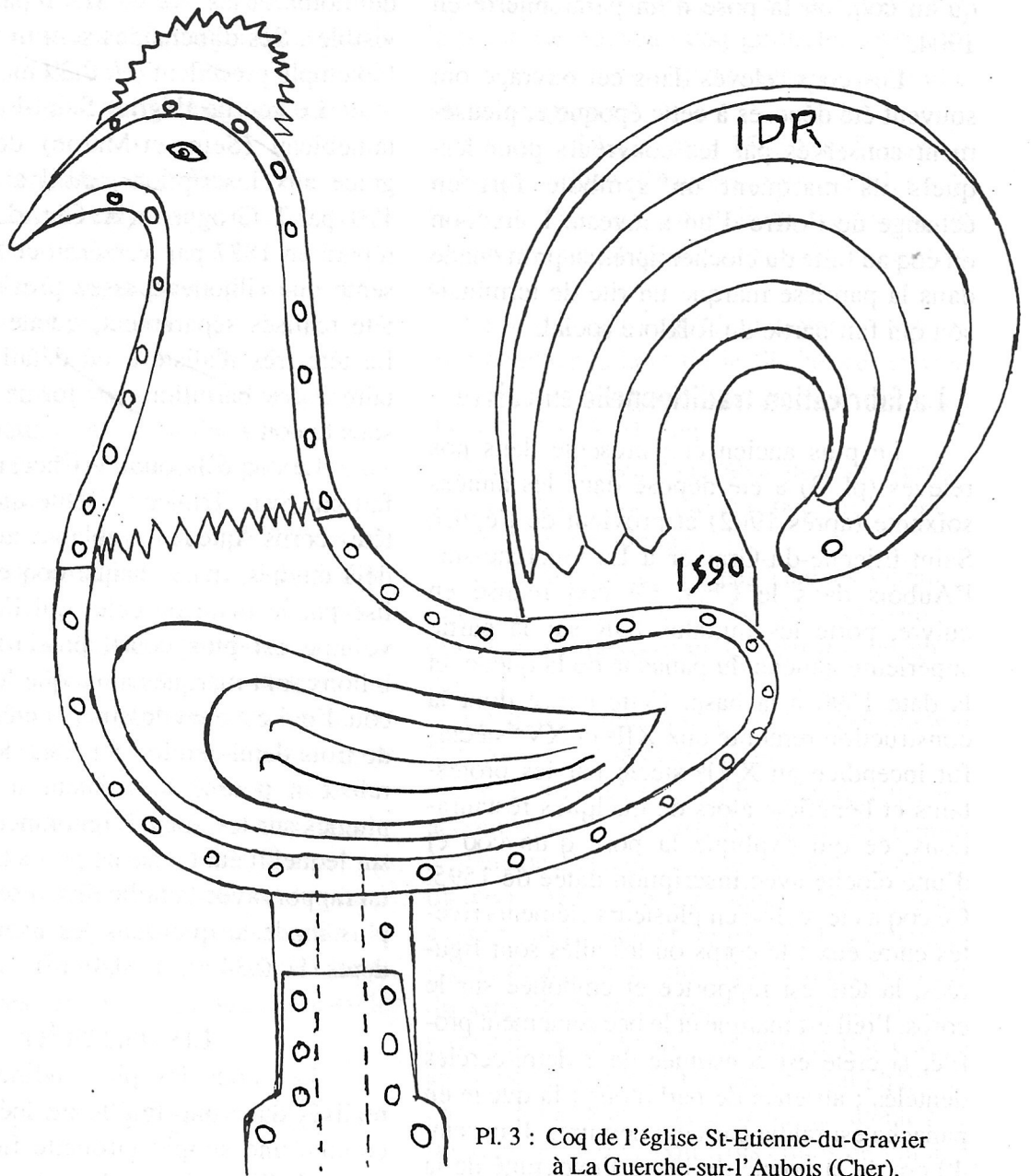
Lure M.D. 1808, Victor 1808

Dessouse Moymon posé le 4 juin 1808

Delagage 1810

La tête a été refaite à Nicolas Betourné l'an 1810.”

Autres noms sans date : Debray, Collage, M.R. Bernard, Debray, Michel Betourné.



Pl. 3 : Coq de l'église St-Etienne-du-Gravier  
à La Guerche-sur-l'Aubois (Cher).

De rares documents permettent de compléter ces informations comme l'escalade du clocher le 30 juin 1731, un pari fait en 1856 par Antoine Senant dit Helin de grimper jusqu'au coq, ou la pose d'un paratonnerre en 1904.

Les coqs relevés dans cet ouvrage ont souvent été déposés à cette époque et pieusement conservés par les couvreurs pour lesquels ils marquent un symbole fort en échange de l'offre d'un nouveau. L'érection du coq au faite du clocher après sa promenade dans la paroisse marque un rite de terminaison qui fait partie du folklore social.

### La fabrication traditionnelle en cuivre

Le plus ancien coq présenté dans nos relevés (pl. 3) a été déposé dans les années soixante (après 1962) et provient de l'église Saint-Etienne-du-Gravier à La Guerche-sur-l'Aubois dans le Cher. Ce coq réalisé en cuivre, porte les initiales IDR sur la partie supérieure gauche du panache de la queue, et la date 1590 à la base. Cette église dont la construction remonte aux XII<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles fut incendiée au XVI<sup>e</sup> siècle par les protestants et bénéficie alors de quelques restaurations, ce qui explique la pose d'un coq et d'une cloche avec inscription datée de 1595. Ce coq a été réalisé en plusieurs éléments rivetés entre eux : le corps où les ailes sont figurées, la tête est rapportée et emboîtée sur le corps, l'œil est marqué et le bec seulement profilé, la crête est constituée de 2 demi-cercles dentelés ; absence de barbillons ; la queue en panache est raidie par cinq nervures. Il mesure 40 cm de la pointe du bec à l'extrémité de la queue pour une hauteur totale de 54 cm.

Bien que la facture soit un peu différente, le coq de Saint-Sauveur dans l'Oise permet de donner une date terminale à la construction de cette église dont on sait que le clocher a été achevé au XVII<sup>e</sup> siècle. Cette œuvre en cuivre, signée M. Geoffroy et datée 1615 sur la partie gauche du corps, présente des caractères similaires : le corps où les ailes ne figurent pas, est formé de deux coques sur lesquelles vient s'emboîter la tête. L'œil est

un cercle embouti. La crête dentelée et découpée dans trois feuilles de métal, la queue est rainurée mais ici le panache est tombant, sans doute a-t-il été refixé au cours des temps car de nombreuses traces de réparations sont visibles. Ses dimensions sont très proches de l'exemple précédent (H. 0,39 m, L. 0,53 m).

Le coq de l'église Saint-Louis de Fontainebleau (Seine-et-Marne) dont on sait, grâce aux inscriptions, qu'il a été posé en 1701 par T. Grognet et A. Girard, descendu et réparé en 1877 par Vesseron et Motenet présente une silhouette assez proche : corps et tête réalisés séparément, queue en panache. La tête très réaliste a un détail supplémentaire : des barbillons en forme de crochets sous le cou.

Le coq d'Issoudun (Cher) daté de 1736 fait par Sirre Tripier présente un assemblage tête, corps, queue semblable aux exemples déjà étudiés, mais chaque coq est personnalisé par la main de celui qui l'a créé. Ici le volume est plus court, plus rond, les barbillons sont marqués ainsi que les plumes du cou, l'œil est bien dessiné, la crête est formée de trois demi-cercles dentelés, le souci naturaliste a poussé le créateur à dessiner les plumes sur les ailes. L'ignorance de l'édifice sur lequel il était posé ne permet pas d'établir un rapport avec la taille de l'oiseau qui est ici plus modeste que dans les exemples précédents (H. 0,34 m, L. 0,49 m).

### Les coqs en fer

Les coqs les plus rudimentaires sont réalisés dans une feuille de métal découpée comme une simple girouette fichée sur une tige métallique, leur silhouette se détache sur le ciel en ombre chinoise. Cette technique ne demande que de savoir dessiner un contour et ne requiert pas un tour de main particulier. Réalisable par de nombreux compagnons elle n'est pas caractéristique d'une région spécifique ni d'une époque bien précise.


### Fabrication en série ou semi-industrielle

Au XIX<sup>e</sup> siècle, avec le développement des techniques et les progrès du machinisme,

des coqs en cuivre ou en zinc sont fabriqués industriellement. De réalisation soignée tant dans l'aspect que dans la forme, ils n'ont pas l'originalité des coqs archaïques ou de fabrication artisanale. Ces coqs, choisis sur catalogue, se retrouvent à l'identique dans toutes les régions. Le choix se limite à trois possibilités avec quelques variantes selon l'entreprise :

- Le coq ancien sobre et stylisé.
- Le coq gothique réaliste aux plumes dessinées sur la queue et les ailes, le bec ouvert.
- Le coq gaulois naturaliste, plumes hérissées poussant son cocorico.

A côté de la production industrielle, les artisans perpétuent avec bonheur les savoir-faire ancestraux. Ils sont capables de remplacer des éléments détériorés ou de refaire à l'identique un coq plus ancien. A travers les siècles, ils sont capables de traiter avec simplicité et une liberté toujours renouvelée le même thème, la fantaisie personnelle s'exprime dans les détails et évite tout ennui ou plagiat. Tout au plus peut-on remarquer une certaine parenté dans la forme générale pour une région donnée. On peut avancer qu'autrefois, il n'existait pas de séries absolument identiques. La perpétuité d'une forme est acquise par une stabilité relative où les coqs rivetés semblent appartenir à la tradition la plus ancienne. L'une des principales caractéristiques de ces ornements est leur semblable inspiration.

:compagnon 

## Les coqs de Notre-Dame d'Amiens

A la Cathédrale d'Amiens le clocher est terminé en 1240, avec certainement la pose d'un coq, comme le veut la tradition – nous ne possédons aucun document sur cette époque. Ce coq disparaît le jour de l'incendie

de la flèche dû à la foudre, le 15 juillet 1528 vers 22 heures. Le chapitre cathédrale fait exécuter une nouvelle flèche à dater du printemps 1529, elle sera terminée le 22 mai 1533, François HALLUIN évêque d'Amiens la bénit. Le nouveau coq girouette tourne au sommet du clocher. Le coq sera déposé à plusieurs reprises :

Le samedi 16 octobre 1593 : un Suisse, de la garde du Duc d'Aumale, monte en haut de la flèche avec son épée, il enlève le coq, le montre au peuple de curieux, puis le remet en place.

Le 7 décembre 1627, des vents violents font pencher le bout de la flèche, cet endroit est affaibli, le chapitre fait raccourcir le haut de la flèche de 10 pieds.

Nicolas Blasset (sculpteur-plombier-architecte) exécute une nouvelle pomme (étoile à 8 raies) au pied de la croix.

1628 : repose du coq par Mathias Wargnier (couvreur-charpentier) de Hangest-sur-Somme, qui fit l'échafaudage et les travaux de charpente.

Le public amiénois accepte difficilement le raccourcissement de sa flèche.

Le 27 mai 1699 : André Choquet monte, accompagné de son fils, âgé de 13 ans, (venus à pieds de Breteuil à Amiens) pour la repose du coq. Après l'avoir déposé quatre jours avant pour le redorer, le père et fils ornent la queue du coq avec un ruban rouge : couleur du sang de Saint Firmin – un ruban blanc : pureté de Notre Dame ; ils replacent le coq en sa situation. André Choquet ôte son chapeau, chante à tue-tête le *Vexilla Regis*, ayant pris bouteille et verre : boit trois coups de vin à la santé de son Evêque, à la santé des membres du chapitre et à tous les citoyens de la ville.

Le 23 avril 1806 : Bruno Vasseur descend le coq pour y mettre une étoile de fer blanc, fait graver le nom de Napoléon, devant un grand nombre de spectateurs, va remettre le coq en place.

En 1834 pendant la pose du paratonnerre : un musicien anonyme monte à la flèche, avec un violon, enfourche le coq, joue des valses et autres airs de danse.



En octobre 1884 : les ouvriers, de l'entreprise Monduit de Paris, déposent la vieille croix et le coq de la Cathédrale, l'ensemble finira à la ferraille.

1887 : pose, au sommet de la flèche, d'une nouvelle croix en fer avec à sa base une étoile à 8 raies en cuivre – le nouveau coq en cuivre mesure : 1,08 m du bout du bec au bout de la queue – pèse : 10 kg – est doré à la feuille d'or – prix du coq : 600 francs.

1973 : Echafaudage de toute la flèche par le chef couvreur Raymond Vuylsteke de l'entreprise Marçais de Paris. Départ du coq à Paris pour le restaurer, le redorer, repose (après promenade, comme le veut la tradition, dans les rues de la ville) le vendredi 27 juin 1975.

1994 : le 15 mai des couvreurs alpinistes, d'une entreprise de Douai, remplacent le paratonnerre en enfourchant de nouveau le coq.

**1980** : le chef-couvreur Raymond Vuylsteke exécute dans les combles de la nef le coq en cuivre de l'année du patrimoine, dessiné par le peintre Savignac, il représente " la culture " (voir 4ème page de couverture)

Sur la queue :

- la lyre représente : la Musique
- le té représente : l'Architecture
- le pinceau représente : la Peinture
- la plume représente : la Littérature
- le film représente : l'Audio-Visuel

Sur son ventre :

- le nom du Ministre de la culture : Jean Philippe Lecat,
- le nom du Directeur du patrimoine : Christian Pattyn
- et 1980 : année du patrimoine.

Ce coq mesure : 1,25 m du bout du bec au bout de la queue, et a été posé sur le clocher de l'église de Falaise en Normandie le 15 décembre 1980, date de clôture de l'année du Patrimoine.

### Historique des COQS de la Cathédrale d'Amiens :

- 1<sup>er</sup> coq : pose 1240 ? disparu dans l'incendie de 1527.
  - 2<sup>e</sup> coq : 1533 (posé le 22 mai 1533, déposé en 1884).
  - 3<sup>e</sup> coq : pose en 1887, aujourd'hui toujours en place.
- |                    |           |
|--------------------|-----------|
| - 1240-1527        | = 287 ans |
| - 1533-1884        | = 371 ans |
| - 1887 aujourd'hui | = 116 ans |

Nous pouvons voir une copie du coq de la Cathédrale d'Amiens, exécutée en 1887, par la maison Monduit de Paris, au château de Pierrefonds dans le fonds Monduit.



*Texte du Compagnon*  
" Amiénois la Loyauté "

Maurice DUVANEL



Le COQ du Ministère de la Culture  
présenté par son réalisateur Raymond VUYLSTEKE  
en novembre 1980